PQ1803
.6.15

Molière, La Fontaine, madame de Sévigné. La maturité de ces écrivains répond ou au commencement, ou aux plus belles années du règne auquel on les rapporte; mais elle se produisait en vertu d'une force et d'une nourriture antérieures. Une seconde génération très-distincte et propre au règne même de Louis XIV, est celle en tête de laquelle on voit Boileau et Racine, et qui peut nommer encore Fléchier, Bourdaloue, etc., etc., tous écrivains ou poëtes, nés à dater de 1632, et qui débutèrent dans le monde au plus tôt vers le temps du mariage du jeune roi. Boileau et Racine avaient à peu près terminé leur œuvre à cette date de 1687; ils étaient tout occupés de leurs fonctions d'historiographes. Heureusement, Racine allait être tiré de son silence de dix années par madame de Maintenon. Bossuet régnait pleinement par son génie au milieu de ce grand règne, et sa vieillesse commençante en devait longtemps encore soutenir et rehausser la majesté. C'était donc un admirable moment que cette fin d'été radieuse, pour une production nouvelle de mûrs et brillants esprits. La Bruyère et Fénélon parurent et achevèrent, par des grâces imprévues, la beauté d'un tableau qui se calmait sensiblement et auquel il devenait d'autant plus difficile de rien ajouter. L'air qui circulait dans les esprits, si l'on peut ainsi dire, était alors d'une merveilleuse sérénité. La chaleur modérée de tant de nobles œuvres, l'épuration continue qui s'en était suivie, la constance enfin des astres et de la saison, avaient amené l'atmosphère des esprits à un état tellement limpide et lumineux, que, du prochain beau livre qui saurait naître, pas un mot immanquablement ne serait perdu, pas une pensée ne resterait dans l'ombre, et que tout naîtrait dans son vrai jour. Conjoncture unique! éclaircissement favorable en même temps que redoutable à toute pensée! car combien il faudra de netteté et de justesse dans la nouveauté et la profondeur! La Bruyère en triompha.

Vers les mêmes années, ce qui devait nourrir à sa naissance et composer l'aimable génie de Fénélon était également disposé et comme pétri de toutes parts; mais la fortune et le caractère de La Bruyère ont quelque chose de plus singulier.

On ne sait rien ou presque rien de la vie de La Bruyère, et cette obscurité ajoute, comme on l'a remarqué, à l'effet de son œuvre, et, on peut dire, au bonheur piquant de sa destinée. S'il n'y a pas une seule ligne de son livre unique qui, depuis le premier instant de la publication, ne soit venue et restée en lumière, il n'y a pas, en revanche, un détail particulier de l'auteur qui soit bien connu. Tout le rayon du siècle est tombé juste sur chaque page du livre, et le visage de l'homme qui le tenait ouvert à la main s'est dérobé.

Jean de La Bruyère était né dans un village proche Dourdan, en 1639, disent les uns; en 1644, disent les autres, et d'Olivet le premier, qui le fait mourir à cinquante-deux ans (1696). En adoptant cette date de 1644, La Bruyère aurait eu vingt ans quand parut *Andromaque*; ainsi tous les fruits successifs de ces riches années mûrirent pour lui et furent le mets de sa jeunesse; il essuyait, sans se hâter, la chaleur féconde de ces soleils. Nul tourment, nulle envie. Que d'années d'étude ou de loisir durant lesquelles il dut se borner à lire avec douceur et réflexion, allant au fonds des choses et attendant! Il résulte d'une note écrite vers 1730, par le Père Bougerel ou par le Père Le Long, dans des mémoires particuliers qui se trouvaient à la bibliothèque de l'Oratoire, que La Bruyère a été de cette congrégation [1]. Cela veut-il dire qu'il y fut simplement élevé ou qu'il y fut engagé quelque temps! Sa première relation avec Bossuet se rattache peut-être à cette circonstance. Quoi

[1] Histoire manuscrite de l'Oratoire, par Adry, aux Archives du royaume.

qu'il en soit, il venait d'acheter une charge de trésorier de France à Caen lorsque Bossuet, qu'il connaissait on ne sait d'où, l'appela près de M. le Duc pour lui enseigner l'histoire. La Bruyère passa le reste de ses jours à l'hôtel de Condé à Versailles, attaché au prince en qualité d'homme de lettres avec mille écus de pension.

D'Olivet, qui est malheureusement trop bref sur le célèbre auteur, mais dont la parole a de l'autorité, nous dit en des termes excellents : » On me l'a dépeint comme un philosophe, qui ne songeait qu'à vivre » tranquille avec des amis et des livres, faisant un bon choix des uns » et des autres; ne cherchant ni ne fuyant le plaisir; toujours disposé » à une joie modeste, et ingénieux à la faire naître; poli dans ses ma- » nières et sage dans ses discours; craignant toute sorte d'ambition, » même celle de montrer de l'esprit [1]. » Le témoignage de l'académicien se trouve confirmé d'une manière frappante par celui de Saint-Simon, qui insiste, avec l'autorité d'un témoin non suspect d'indulgence, précisément sur ces mêmes qualités de bon goût et de sagesse : « Le » public, dit-il, perdit bientôt après (1696) un homme illustre par » son esprit, par son style et par la connaissance des hommes; je veux » dire La Bruyère, qui mourut d'apoplexie à Versailles, après avoir » surpassé Théophraste, en travaillant d'après lui, et avoir peint les » hommes de notre temps dans ses nouveaux *Caractères*, d'une manière » inimitable. C'était d'ailleurs un fort honnête homme, de très-bonne » compagnie, simple, sans rien de pédant et fort désintéressé. Je » l'avais assez connu pour le regretter, et les ouvrages que son âge et

[1] J'hésite presque à glisser cette parole de Ménage, moins bon juge; elle concorde pourtant : « Il n'y a pas longtemps que M. de La Bruyère m'a fait l'honneur de venir me « voir, mais je ne l'ai pas vu assez de temps pour le bien connaître. Il m'a paru que *ce « n'était pas un grand parleur.* » (*Menagiana*, tome III.)

» sa santé pouvaient faire espérer de lui. » Boileau se montrait un peu plus difficile en fait de ton et de manières que le duc de Saint-Simon, quand il écrivait à Racine, 19 mai 1687 : « Maximilien (*pourquoi ce » sobriquet de Maximilien?*) m'est venu voir à Auteuil et m'a lu quel- » que chose de son *Théophraste*. C'est un fort honnête homme à qui » il ne manquerait rien si la nature l'avait fait aussi agréable qu'il a » envie de l'être. Du reste, il a de l'esprit, du savoir et du mérite. » Nous reviendrons sur ce jugement de Boileau. La Bruyère était déjà à ses yeux un homme des générations nouvelles, un de ceux en qui volontiers l'on trouve que l'envie d'avoir de l'esprit après nous, et autrement que nous, est plus grande qu'il ne faudrait.

Ce même Saint-Simon, qui regrettait La Bruyère, et qui avait plus d'une fois causé avec lui [1], nous peint la maison de Condé et M. le Duc en particulier, l'élève du philosophe, en des traits qui réfléchissent sur l'existence intérieure de celui-ci. A propos de la mort de M. le Duc, 1710, il nous dit avec ce feu qui mêle tout, et fait tout voir à la fois : » Il était d'un jaune livide, l'air presque toujours furieux, mais en » tout temps si fier, si audacieux, qu'on avait peine à s'accoutumer à » lui. Il avait de l'esprit, de la lecture, des restes d'une excellente » éducation (*je le crois bien*), de la politesse, et des grâces même quand » il voulait, mais il voulait très-rarement... Sa férocité était extrême, » et se montrait en tout. C'était une meute toujours en l'air, qui fai- » sait fuir devant elle, et dont ses amis n'étaient jamais en sûreté,

[1] Une pensée inévitable naît de ce rapprochement : quand La Bruyère et le duc de Saint-Simon causaient ensemble à Versailles dans l'embrasure d'une croisée, lequel des deux était le peintre de son siècle? Ils l'étaient, certes, tous les deux, mais l'un, le peintre alors avoué, et dont les portraits aujourd'hui sont devenus un peu voilés et mystérieux; l'autre, le peintre inconnu alors et clandestin, et dont les portraits aujourd'hui manifestes trahissent leurs originaux à nu.

» tantôt par des insultes extrêmes, tantôt par des plaisanteries cruelles » en face, etc. » A l'année 1697, il raconte comment, tenant les États de Bourgogne à Dijon à la place de M. le Prince son père, M. le Duc y donna un grand exemple de l'amitié des princes et une bonne leçon à ceux qui la recherchent. Ayant un soir, en effet, poussé Santeuil de vin de Champagne, il trouva plaisant de verser sa tabatière de tabac d'Espagne dans un grand verre de vin et le lui offrit à boire ; le pauvre *Théodas* si naïf, si ingénu, si bon convive et plein de verve et de bons mots, mourut dans d'affreux vomissements [1]. Tel était le petit-fils du grand Condé et l'élève de La Bruyère. Déjà le poète Sarrasin était mort autrefois sous le bâton d'un Conti dont il était secrétaire. A la manière énergique dont Saint-Simon nous parle de cette race des Condés, on voit comment par degrés en elle le héros en viendra à n'être plus que quelque chose tenant du chasseur ou du sanglier. Du temps de La Bruyère, l'esprit y conservait une grande part ; car, comme dit encore Saint-Simon de Santeuil, « M. le Prince l'avait presque toujours à » Chantilly quand il y allait ; M. le Duc le mettait de toutes ses parties ; » c'était de toute la maison de Condé à qui l'aimait le mieux, et des » assauts continuels avec lui de pièces d'esprit en prose et en vers, et

[1] Au tome second des *Œuvres choisies* de La Monnoie (page 296), on lit un récit détaillé de cette mort de Santeuil par La Monnoie, témoin presque oculaire; rien n'y vient ouvertement à l'appui du dire de Saint-Simon : Santeuil s'était levé le 4 août, encore gai et bien portant; il ne fut pris de ses atroces douleurs d'entrailles que sur les onze heures du matin; il expira dans la nuit, vers une heure et demie. La Monnoie, qui devait dîner avec lui ce jour-là, le vint voir dans l'après-midi et le trouva moribond; il causa même du malade avec M. le Duc, qui témoigna s'y intéresser beaucoup. Après cela, les symptômes extraordinaires rapportés par La Monnoie, et les réponses peu nettes des médecins, aussi bien que le traitement employé, s'accorderaient assez avec le récit de Saint-Simon; on conçoit que la chose ait été étouffée le plus possible. On se demande seulement si les effets de la tabatière avalée au souper de la veille ont bien pu retarder jusqu'au lendemain onze heures du matin; c'est un cas de médecine légale que je laisse aux experts.

« de toutes sortes d'amusements, de badinages et de plaisanteries. » La Bruyère dut tirer un fruit inappréciable, comme observateur, d'être initié de près à cette famille si remarquable alors par ce mélange d'heureux dons, d'urbanité brillante, de férocité et de débauche [1]. Toutes ses remarques sur les *héros* et les *enfants des Dieux* naissent de là ; il y a toujours dissimulé l'amertume : « Les enfants des Dieux, pour ainsi » dire, se tirent des règles de la nature et en sont comme l'exception. » Ils n'attendent presque rien du temps et des années. Le mérite chez » eux devance l'âge. Ils naissent instruits, et ils sont plus tôt des » hommes parfaits que le commun des hommes ne sort de l'enfance. » Au chapitre des *Grands*, il s'est échappé à dire ce qu'il avait dû penser si souvent : « L'avantage des Grands sur les autres hommes est immense » par un endroit : je leur cède leur bonne chère, leurs riches ameublements, leurs chiens, leurs chevaux, leurs singes, leurs nains, » leurs fous et leurs flatteurs ; mais je leur envie le bonheur d'avoir à » leur service des gens qui les égalent par le cœur et par l'esprit, et » qui les passent quelquefois. » Les réflexions inévitables que le scandale des mœurs princières lui inspirait, n'étaient pas perdues, on peut le croire, et ressortaient moyennant détour : « Il y a des misères sur » la terre qui saisissent le cœur : il manque à quelques-uns jusqu'aux » aliments ; ils redoutent l'hiver ; ils appréhendent de vivre. L'on

[1] La Bruyère descendait d'un ancien ligueur, très-fameux dans les Mémoires du temps, et qui joua à Paris un des grands rôles municipaux dans cette faction anti-bourbonienne ; il est piquant que le petit-fils, précepteur d'un Bourbon, ait pu étudier de si près la race. Notre moraliste dut songer, en souriant, à cet aïeul qu'il ne nomme pas, un peu plus qu'au Geoffroi de La Bruyère des Croisades dont il plaisante. Voir dans la *Satyre Ménippée* de Le Duchat les nombreux passages où il est question de ces La Bruyère, père et fils (car ils étaient deux), notamment au tome second, pages 67 et 339. Je me trompe fort, ou de tels souvenirs domestiques furent un fait capital dans l'expérience secrète et la maturité du penseur.

» mange ailleurs des fruits précoces ; l'on force la terre et les saisons » pour fournir à sa délicatesse. De simples bourgeois, seulement à » cause qu'ils étaient riches, ont eu l'audace d'avaler en un seul » morceau la nourriture de cent familles. Tienne qui pourra contre » de si grandes extrémités, je me jette et me réfugie dans la médio- » crité. » Les *simples bourgeois* viennent là bien à propos pour endosser le reproche ; mais je ne répondrais pas que la pensée ne fût écrite un soir en rentrant d'un de ces soupers de demi-dieux, où M. le Duc *poussait de Champagne* Santeuil.

La Bruyère, qui aimait la lecture des anciens, eut un jour l'idée de traduire Théophraste, et il pensa à glisser à la suite et à la faveur de sa traduction quelques-unes de ses propres réflexions sur les mœurs modernes. Cette traduction de Théophraste n'était-elle pour lui qu'un prétexte, ou fut-elle vraiment l'occasion déterminante et le premier dessein principal? On pencherait plutôt pour cette supposition moindre, en voyant la forme de l'édition dans laquelle parurent d'abord les *Caractères*, et combien Théophraste y occupe une grande place. La Bruyère était très-pénétré de cette idée, par laquelle il ouvre son premier chapitre, que *tout est dit* et que *l'on vient trop tard après plus de sept mille ans qu'il y a des hommes, et qui pensent*. Il se déclare de l'avis que nous avons vu de nos jours partagé par Courier, lire et relire sans cesse les anciens, les traduire si l'on peut, et les imiter quelquefois : « On ne saurait en écrivant rencontrer le parfait, et, s'il se peut, » surpasser les anciens que par leur imitation. » Aux anciens, La Bruyère ajoute *les habiles d'entre les modernes* comme ayant enlevé à leurs successeurs tardifs le meilleur et le plus beau. C'est dans cette disposition qu'il commence à *glaner*, et chaque épi, chaque grain qu'il croit digne, il le range devant nous. La pensée du difficile, du mûr et

du parfait l'occupe visiblement, et atteste avec gravité, dans chacune de ses paroles, l'heure solennelle du siècle où il écrit. Ce n'était plus l'heure des coups d'essai. Presque tous ceux qui avaient porté les grands coups vivaient. Molière était mort ; longtemps après, Pascal, La Rochefoucauld avaient disparu ; mais tous les autres restaient là rangés. Quels noms! quel auditoire auguste, consommé, déjà un peu sombre de front, et un peu silencieux! Dans son discours à l'Académie, La Bruyère lui-même les a énumérés en face ; il les avait passés en revue dans ses veilles bien des fois auparavant. Et ces Grands, rapides connaisseurs de l'esprit! et Chantilly, *écueil des mauvais ouvrages!* et ce roi, *retiré dans son balustre*, qui les domine tous! quels juges, pour qui, sur la fin du grand tournoi, s'en vient aussi demander la gloire! La Bruyère a tout prévu, et il ose. Il sait la mesure qu'il faut tenir et le point où il faut frapper. Modeste et sûr, il s'avance ; pas un effort en vain, pas un mot de perdu! du premier coup, sa place, qui ne le cède à aucune autre, est gagnée. Ceux qui, par une certaine disposition trop rare de l'esprit et du cœur, *sont en état*, comme il dit, *de se livrer au plaisir que donne la perfection d'un ouvrage*, ceux-là éprouvent une émotion, d'eux seuls concevable, en ouvrant la petite édition in-12, d'un seul volume, année 1688, de trois cent soixante pages en fort gros caractères, desquels Théophraste, avec le discours préliminaire, occupe cent quarante-neuf, et en songeant que, sauf les perfectionnements réels et nombreux que reçurent les éditions suivantes, tout La Bruyère était déjà là.

Plus tard, à partir de la troisième édition, La Bruyère ajouta successivement et beaucoup à chacun de ses seize chapitres. Des pensées qu'il avait peut-être gardées en portefeuille dans sa première circonspection, des ridicules que son livre même fit lever devant lui, des

originaux qui d'eux-mêmes se livrèrent, enrichirent et accomplirent de mille façons le chef-d'œuvre. La première édition renferme surtout incomparablement moins de portraits que les suivantes. L'excitation et l'irritation de la publicité les firent naître sous la plume de l'auteur, qui avait principalement songé d'abord à des réflexions et remarques morales, s'appuyant même à ce sujet du titre de *Proverbes* donné au livre de Salomon. Les *Caractères* ont singulièrement gagné aux additions; mais on voit mieux quel fut le dessein naturel, l'origine simple du livre, et, si j'ose dire, son accident heureux, dans cette première et plus courte forme.

En le faisant naître en 1644, La Bruyère avait quarante-trois ans en 87. Ses habitudes étaient prises, sa vie réglée; il n'y changea rien. La gloire soudaine qui lui vint ne l'éblouit pas; il y avait songé de longue main, l'avait retournée en tout sens, et savait fort bien qu'il aurait pu ne point l'avoir et ne pas valoir moins pour cela. Il avait dit dès sa première édition : « Combien d'hommes admirables » et qui avaient de très-beaux génies sont morts sans qu'on en ait » parlé! Combien vivent encore dont on ne parle point et dont on » ne parlera jamais! » Loué, attaqué, recherché, il se trouva seulement peut-être un peu moins heureux après qu'avant son succès, et regretta sans doute à certains jours d'avoir livré au public une si grand part de son secret. Les imitateurs qui lui survinrent de tous côtés, les abbés de Villiers, les abbés de Bellegarde (en attendant les Brillon, les Alléaume et autres, qu'il ne connut pas et que les Hollandais ne surent jamais bien distinguer de lui [1]), ces auteurs *nés copistes*,

[1] On lit dans les *Mémoires de Trévoux* (mars et avril 1701), à propos des *Sentiments critiques sur les Caractères de M. de La Bruyère* (1701) : « Depuis que les Caractères » de M. de La Bruyère ont été donnés au public, outre les traductions en diverses langues

qui s'attachent à tout succès comme les mouches aux mets délicats, ces *Trublets* d'alors, durent par moments lui causer de l'impatience : on a cru que son conseil à un auteur *né copiste* (chap. *des Ouvrages de l'esprit*), qui ne se trouvait pas dans les premières éditions, s'adressait à cet honnête abbé de Villiers. Reçu à l'Académie le 15 juin 1693, époque où il y avait déjà eu en France sept éditions des *Caractères*, La Bruyère mourut subitement d'apoplexie en 1696 et disparut ainsi en pleine gloire, avant que les biographes et commentateurs eussent avisé encore à l'approcher, à le saisir dans sa condition modeste et à noter ses réponses [1]. On lit dans la note manuscrite de la bibliothèque de l'Oratoire, citée par Adry, « que madame la marquise de Bellefo- » rière, de qui il était fort l'ami, pourrait donner quelques mémoires » sur sa vie et sur son caractère. » Cette madame de Belleforière n'a rien dit et n'a probablement pas été interrogée. Vieille en 1729, date de la note manuscrite, était-elle une de ces personnes dont La Bruyère, au chapitre *du Cœur*, devait avoir l'idée présente quand il disait : » Il y a quelquefois dans le cours de la vie de si chers plaisirs et de » si tendres engagements que l'on nous défend, qu'il est naturel de » desirer du moins qu'ils fussent permis : de si grands charmes ne

» et les dix éditions qu'on en a faites en douze ans, il a paru plus de trente volumes à » peu près dans ce style : *Ouvrage dans le goût des Caractères; Théophraste moderne,* » *ou nouveaux Caractères de mœurs; Suite des Caractères de Théophraste et des* » *Mœurs de ce siècle; les différents Caractères des femmes du siècle; Caractères tirés* » *de l'Ecriture sainte, et appliqués aux mœurs du siècle; Caractères naturels des* » *Hommes en forme de dialogue; Portraits sérieux et critiques; Caractères des Vertus* » *et des Vices.* Enfin tout le pays des Lettres a été inondé de Caractères...»

[1] Il paraît qu'une première fois, en 1691, et sans le solliciter, La Bruyère avait obtenu sept voix pour l'Académie par le bon office de Bussy, dont aussi la chatouilleuse prudence, il est permis de le croire, prenait les devants et se mettait en mesure avec l'auteur des *Caractères*. On a le mot de remerciement que lui adressa La Bruyère (*Nouvelles Lettres* de Bussy-Rabutin, t. VII). C'est même la seule lettre qu'on ait de lui, avec un autre petit billet agréablement grondeur à Santeuil, imprimé sans aucun soin dans le *Santoliana*.

» peuvent être surpassés que par celui de savoir y renoncer par » vertu. » Etait-elle celle-là même qui lui faisait penser ce mot d'une délicatesse qui va à la grandeur? « L'on peut être touché de certaines » beautés si parfaites et d'un mérite si éclatant, que l'on se borne à » les voir et à leur parler[1]. »

Il y a moyen, avec un peu de complaisance, de reconstruire et de rêver plus d'une sorte de vie cachée pour La Bruyère, d'après quelques-unes de ses pensées qui recèlent toute une destinée et, comme il semble, tout un roman enseveli. A la manière dont il parle de l'amitié, de ce *goût* qu'elle a et *auquel ne peuvent atteindre ceux qui sont nés médiocres*, on croirait qu'il a renoncé pour elle à l'amour ; et, à la façon dont il pose certaines questions ravissantes, on jurerait qu'il a eu assez l'expérience d'un grand amour pour devoir négliger l'amitié. Cette diversité de pensées accomplies, desquelles on pourrait tirer tour à tour plusieurs manières d'existence charmantes ou profondes, et qu'une seule personne n'a pu directement former de sa seule et propre expérience, s'explique d'un mot : Molière, sans être Alceste, ni Philinte, ni Orgon, ni Argan, est successivement tout cela ; La Bruyère, dans le cercle du moraliste, a ce don assez pareil, d'être successivement chaque cœur ; il est du petit nombre de ces hommes qui ont tout su.

Molière, à l'étudier de près, ne fait pas ce qu'il prêche. Il représente les inconvénients, les passions, les ridicules, et dans sa vie il y tombe ; La Bruyère jamais. Les petites inconséquences du *Tartufe*, il les a saisies, et son *Onuphre* est irréprochable[2] : de même pour sa

[1] Cette dame a pu être Marie-Renée de Belleforière, fille du Grand-Veneur de France ou encore Justine-Hélène de Hénin, fille du seigneur de Querevain, mariée à Jean-Maximilien-Ferdinand, seigneur de Belleforière (Voir Moréri). J'inclinerais pour la première.

[2] La Motte a dit : « Dans son tableau de *l'Hypocrite*, La Bruyère commence toujours » par effacer un trait du *Tartufe*, et ensuite il en *recouche* un tout contraire »

conduite, il pense à tout et se conforme à ses maximes, à son expérience. Molière est poète, entraîné, irrégulier, mélange de naïveté et de feu, et plus grand, plus aimable peut-être par ses contradictions mêmes ; La Bruyère est sage. Il ne se mariera jamais : « Un homme » libre, avait-il observé, et qui n'a point de femme, s'il a quelque » esprit, peut s'élever au dessus de sa fortune, se mêler dans le » monde et aller de pair avec les plus honnêtes gens. Cela est moins » facile à celui qui est engagé ; il semble que le mariage met tout le » monde dans son ordre. » Ceux à qui ce calcul de célibat déplairait pour La Bruyère, peuvent supposer qu'il aima en lieu impossible et qu'il resta fidèle à un souvenir dans le renoncement.

On a remarqué souvent combien la beauté humaine de son cœur se déclare énergiquement à travers la science inexorable de son esprit : » Il faut des saisies de terre, des enlèvements de meubles, des prisons » et des supplices, je l'avoue ; mais, justice, lois et besoins à part, » ce m'est une chose toujours nouvelle de contempler avec quelle » férocité les hommes traitent les autres hommes. » Que de réformes, poursuivies depuis lors et non encore menées à fin, contient cette parole ! le cœur d'un Fénelon y palpite sous un accent plus contenu. La Bruyère s'étonne, comme d'une chose *toujours nouvelle*, de ce que madame de Sévigné trouvait tout simple, ou seulement un peu drôle : le XVIIIe siècle, qui s'étonnera de tant de choses, s'avance. Je ne fais que rappeler la page sublime sur les paysans : « Certains animaux » farouches, etc. (chap. *de l'Homme*). » On s'est accordé à reconnaître La Bruyère dans le portrait du philosophe qui, assis dans son cabinet et toujours accessible malgré ses études profondes, vous dit d'entrer, et que vous lui apportez quelque chose de plus précieux que l'or et l'argent, *si c'est une occasion de vous obliger*.

Il était religieux, et d'un spiritualisme fermement raisonné, comme en fait foi son chapitre des *Esprits forts*, qui, venu le dernier, répond tout ensemble à une beauté secrète de composition, à une précaution ménagée d'avance contre des attaques qui n'ont pas manqué, et à une conviction profonde. La dialectique de ce chapitre est forte et sincère; mais l'auteur en avait besoin pour racheter plus d'un mot qui dénote le philosophe aisément dégagé du temps où il vit, pour appuyer surtout et couvrir ses attaques contre la fausse dévotion alors régnante. La Bruyère a fait plus que de montrer au doigt le courtisan, *qui autrefois portait ses cheveux*, en perruque désormais, l'habit serré et le bas uni, parce qu'il est dévot; il a fait plus que de dénoncer à l'avance les représailles impies de la Régence, par le trait ineffaçable : *Un dévot est celui qui sous un roi athée serait athée*; il a adressé à Louis XIV même ce conseil direct, à peine voilé en éloge : » C'est une chose délicate à un prince religieux de réformer la cour » et la rendre pieuse ; instruit jusques où le courtisan veut lui plaire » et aux dépens de quoi il ferait sa fortune, il le ménage avec pru- » dence ; il tolère, il dissimule, de peur de le jeter dans l'hypocrisie » ou le sacrilége, il attend plus de Dieu et du temps que de son zèle » et de son industrie. »

Malgré ses dialogues sur le[1] quiétisme, malgré quelques mots qu'on regrette de lire sur la révocation de l'édit de Nantes, et quelque endroit favorable à la magie, je serais tenté plutôt de soupçonner La Bruyère de liberté d'esprit que du contraire. *Né chrétien et français*, il se trouva plus d'une fois, comme il dit, *contraint dans la satire*; car, s'il

[1] Nous respectons trop la pensée de chacun pour changer le sens du jugement porté sur la piété de La Bruyère par l'écrivain supérieur auquel nous devons cette notice. Toutefois, nous sommes convaincus pour notre part que La Bruyère était plus que spiritualiste. Ses *dialogues sur le quiétisme*, remarquables sous tous les rapports, sont bien l'œuvre d'un homme religieux dans toute la valeur du mot, de l'homme placé près du Dauphin par Bossuet et qui a dû tout naturellement prendre part à la lutte du grand prélat contre les erreurs de Fénélon. Nous regrettons vivement que la différence profonde des matières entre les Dialogues et les Caractères aient fait perdre au public l'habitude de les voir réunis dans le même volume (G. O.)

songeait surtout à Boileau en parlant ainsi, il devait par contre-coup songer un peu à lui-même, et à ces *grands sujets* qui lui étaient *défendus*. Il les sonde d'un mot, mais il faut qu'aussitôt il s'en retire. Il est de ces esprits qui auraient eu peu à faire (s'ils ne l'ont pas fait) pour sortir sans effort et sans étonnement de toutes les circonstances accidentelles qui restreignent la vue. C'est bien moins d'après tel ou tel mot détaché, que d'après l'habitude entière de son jugement, qu'il se laisse voir ainsi.

On doit lire sur La Bruyère trois morceaux essentiels, dont ce que je dis ici n'a nullement la prétention de dispenser. Le premier morceau en date est celui de l'abbé d'Olivet dans son *histoire de l'Académie*. On y voit trace d'une manière de juger littérairement l'illustre auteur, qui devait être partagée de plus d'un esprit *classique* à la fin du XVIIe et au commencement du XVIIIe siècle : c'est le développement et, selon moi, l'éclaircissement du mot un peu obscur de Boileau à Racine. D'Olivet trouve à La Bruyère trop d'*art*, trop d'*esprit*, quelque abus de *métaphores* : « Quant au style précisément, M. de La Bruyère ne » doit pas être lu sans défiance, parce qu'il a donné, mais pourtant » avec une modération qui, de nos jours, tiendrait lieu de mérite, dans » ce style affecté, guindé, entortillé, etc. » Nicole, dont La Bruyère a paru dire dans un endroit *qu'il ne pensait pas assez*[1], devait trouver en revanche, que le nouveau moraliste pensait trop, et se piquait trop vivement de raffiner la tâche. Nous reviendrons sur cela tout à l'heure.

[1] Toutes les anciennes *clefs* nomment en effet Nicole comme étant celui que désigne ce trait : (*Des ouvrages de l'Esprit*) : *Deux écrivains dans leurs ouvrages*, etc., etc. ; mais il faut convenir qu'il se rapporterait beaucoup mieux à Balzac. — J'ai discuté ce point ailleurs. (*Port-Royal*, tome II, page 390).